

Possédées de Frédéric Gros

*L'évangile du démon. La possession diabolique
d'Aix-en-Provence (1610-1611)* de Jean-Raymond Fanlo

Confession d'une sorcière. L'affaire de Louviers (1642-1647) de
Stéphane Vautier (éd.)

Martin Hervé

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2018). Compte rendu de [*Possédées* de Frédéric Gros / *L'évangile du démon. La possession diabolique d'Aix-en-Provence (1610-1611)* de Jean-Raymond Fanlo / *Confession d'une sorcière. L'affaire de Louviers (1642-1647)* de Stéphane Vautier (éd.)]. *Spirale*, (264), 41–44.

L'ENFER SUR LE BOUT DE LA LANGUE

Par Martin Hervé

POSSÉDÉES

de Frédéric Gros

Éditions Albin Michel, 2016, 304 p.

L'ÉVANGILE DU DÉMON. LA POSSESSION DIABOLIQUE D'AIX-EN-PROVENCE (1610-1611)

de Jean-Raymond Fanlo

Éditions Champ Vallon, 2017, 336 p.

CONFESSION D'UNE SORCIÈRE.

L'AFFAIRE DE LOUVIERS (1642-1647)

de Stéphane Vautier (éd.)

Éditions La Louve, 2015, 171 p.

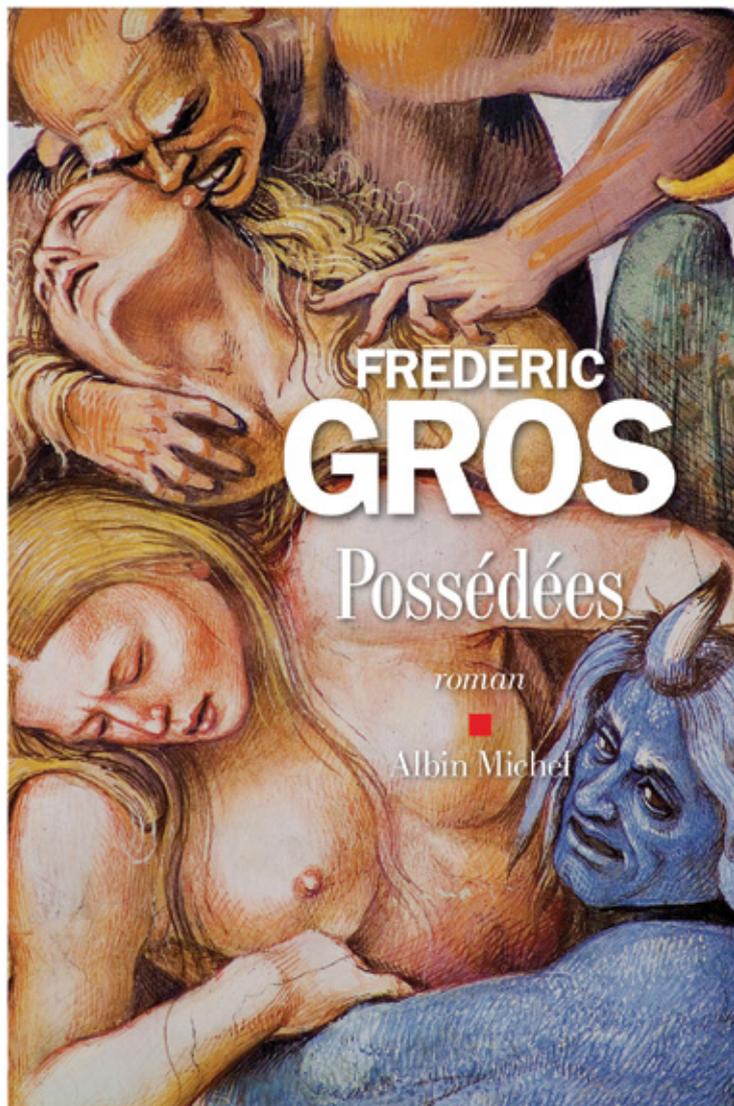
Des ruelles étroites aux bâtiments serrés, quelques églises : aujourd'hui, il faut bien l'admettre, Loudun a triste mine. Qui peut croire que cette petite commune de la Vienne fut au XVII^e siècle l'objet de toutes les passions et de la convoitise des puissants de France et des forces de l'enfer ? Dans les premières pages de *La possession de Loudun* (1970), un essai lumineux que Michel de Certeau consacre à ce qui reste de la plus célèbre affaire de possession démoniaque dans l'Hexagone, le lecteur est invité à visiter Loudun. Visiter ces lieux où ont résonné les hurlements des diables des années durant, et mesurer l'écart qui sépare le réel un peu gris de notre expérience et l'éclat brûlant de cette fiction qu'a déliée l'histoire. Depuis plusieurs décennies, la multiplication des recherches sur les mécanismes religieux, sociaux et politiques qui articulent le théâtre de l'incarnation diabolique a pu permettre de mieux en apprécier la complexité. Cependant, celles-ci échouent souvent à rendre compte de la dynamique de cette crise liminale où, face au surnaturel, l'univers du discours a basculé dans sa propre légende. De fait, tenter de faire l'histoire des possessions, ce serait nécessairement interroger comment elles ont fait et continuent de faire histoire.

Don Juan au bûcher

Nous sommes en 1632, dans le Poitou français. Alors que les cicatrices laissées par les guerres de religion entre catholiques et protestants ne sont pas encore refermées et que l'épidémie de peste a fini par se résorber, Loudun s'agite d'une étrange fièvre. Le couvent des ursulines est pris d'assaut par les démons. C'est en tout cas ce que concluent les exorcistes dépêchés sur place, horrifiés par les

cris, les rires et les blasphèmes, les contorsions et les transports visiblement érotiques des nonnes. D'entre tous, le spectacle qu'offre le corps débordé de la mère supérieure Jeanne des Anges est le plus parlant et donc le plus convaincant. Un nom s'échappe de ses lèvres, bientôt repris en chœur par ses consœurs : Urbain Grandier. Ce curé jouit à l'époque d'une réputation sulfureuse : séducteur invétéré, libre penseur volontiers disert sur ses opinions, il est la cible de plusieurs cabales, dont l'une menée par un notable local voulant venger l'honneur de sa fille charmée puis abandonnée par ce Don Juan des confessionnaires. Au bout d'une longue procédure liturgique puis judiciaire, Grandier est reconnu coupable de sorcellerie, et est brûlé vif le 8 août 1634 - sa mort ne met toutefois aucunement fin aux convulsions des ursulines.

L'affaire loudunaise a beaucoup fait parler, et a été un objet de pensée chez les écrivains (au rang desquels on compte Alfred de Vigny, Jules Michelet et Aldous Huxley) et les cinéastes (dont Ken Russell et Jerzy Kawalerowicz), sans oublier le compositeur Krzysztof Penderecki et son opéra *Die Teufel von Loudun* (1968). Que peut-on gagner à y revenir aujourd'hui ? C'est la question qu'on est en droit de se poser à la lecture de *Possédées*, le premier roman de Frédéric Gros, par ailleurs philosophe spécialiste de Michel Foucault. Son plus récent essai, *Désobéir* (2017), semble nous apporter un élément de réponse. Dans celui-ci, Gros se propose de déchiffrer les processus rampants d'asservissement et de compromission que la société et nous-mêmes nous imposons à tout bout de champ, trop souvent par complaisance, par faiblesse ou par indifférence. Tout porte à croire qu'il a découvert dans la vie du curé



Grandier un désobéissant exemplaire et « *la figure expiatoire toute trouvée de la Contre-Réforme* ». Aussi n'est-il pas étonnant que son roman *Possédées* soit, contrairement à ce qu'en laisse présager son titre, le roman d'un homme. Un homme et un martyr, sacrifié sur l'autel des manigances politiques et des superstitions par des fanatiques, des calomniateurs et des envieux, tous plus ou moins laids et sornois. Son amante, Maddalena, avec laquelle il se marie en secret, se présente comme une croyante admirable, drapée dans la simplicité de ses ferveurs religieuses et amoureuse, au contraire de sa Némésis, Jeanne des Anges, une ambitieuse calculatrice, tyrannique et concupiscente. On l'aura vite compris, Gros ne fait pas toujours dans la dentelle, particulièrement lorsqu'il s'agit de verser dans le récit sentimental, récit qui est d'ailleurs la rare pièce du dossier avec laquelle il se permet l'affabulation, mais avec un succès très mitigé tant son histoire d'amour apparaît molle et caricaturale.

Autrement plus habile se montre l'auteur dans le traitement qu'il réserve à la possession des ursulines et, spécialement, de leur mère supérieure. Dès son plus jeune âge, Jeanne des Anges se prend à rêver d'un sacerdoce semblable à celui de sainte Thérèse d'Avila, canonisée en 1622. « *Jeanne veut connaître l'extase et laisse ses mains chauffer son ventre. Elle crie dans la nuit : "Mon Jésus". Elle s'y voyait surtout : de ville en ville, à elle aussi les fondations de couvents. Elle enchaînera les victoires. Elle sera la Thérèse du Poitou, d'Anjou et de Touraine.* » Ce sont les soifs mystique et érotique et l'attrait du pouvoir qui forment chez elle le terreau dans lequel viendra fleurir la rose diabolique. Entre la nonne et un Grandier qui n'a pas la langue dans sa poche, auteur d'un *Traité pour le célibat des prêtres* et, prétendument, d'un pamphlet contre le cardinal de Richelieu, Gros figure donc la lutte entre deux révoltés et ambitieux, qui ne le sont d'ailleurs ni plus ni moins que les autres protagonistes du roman, les manœuvres et désirs de chacun tissant pour partie la toile du drame. Désir des partisans de Richelieu de faire plier Loudun et sa forteresse, symbole de l'ancienne sédition protestante. Désir des prêtres qui, en rendant publics les exorcismes, entendent manifester la victoire du Dieu des catholiques sur l'enfer et les incroyables huguenots. Désirs des possédées aussi, qui prennent corps en injuriant, battant et ridiculisant copieusement leurs exorcistes, pour le plus grand plaisir des badauds venus ici comme à la foire assister à la déconfiture des représentants du pouvoir traditionnel. L'engouement est tel que des tréteaux et des gradins sont installés dans les églises de la ville où se donne à voir le spectacle du diabolique. Loudun devient la nouvelle catharsis à la mode, la chambre d'échos des passions et des pulsions de toute une époque.

Scène de comédie, la possession suscite bien des suspicions, étant donné que le surnaturel exploite l'invérifiable. Ce pourquoi, à Loudun, les signes de son incarnation se multiplient, alors que ses actants cherchent à convaincre toujours davantage le spectateur qu'il ne s'agit en rien d'un simulacre. Plutôt que de chasser les démons, les prêtres s'acharnent à les interroger jour après jour pour leur faire révéler le nom du coupable à l'origine du tourment des religieuses. Autant dire que le féminin, qui inquiéta des générations de théologiens, ne serait plus désormais susceptible d'assumer à lui seul le commandement des légions de Satan. C'est en cela, peut-être, un signe du déclin, dans l'imaginaire diabolique, de la figure de la sorcière rurale et puissante, dont la grande chasse amorcée déjà son reflux, au profit de magiciens urbains et lettrés orchestrant depuis le corps des femmes l'invasion de l'enfer. De sorte que la possession s'apparente ici à une forme insidieuse de dépossession. Grandier en sort lui aussi perdant, trop

confiant dans la victoire de la raison et de la vérité. L'archevêque de Bordeaux l'avait pourtant mis en garde : « *La vérité, celle des tribunaux, est une domestique. Elle se donne au plus offrant. Si vous n'avez pour vous que la vérité vraie, celle que reconnaît Dieu, monsieur, vous n'avez pas grand-chose.* »

Jusque sur le bûcher, jamais le curé ne reconnaît les accusations de sorcellerie, et c'est sans doute ce courage face à la mort qui le consacre, d'après de Certeau, en « *objet littéraire* » et en héros tragique. Mais un héros ne fait pas forcément un bon roman. Bien qu'on doive reconnaître la prudence et la minutie de Gros dans la composition du drame et de ses multiples personnages, tous pris au piège de leurs croyances, de leurs passions et de la marche inexorable du pouvoir, ces forces sont aussi sa principale faiblesse, et son texte déçoit en ce qu'il s'enferme dans le carcan de l'autorité épistémologique. Gros se trouve être ici un romancier empêché, aliéné qu'il est à la nécessité d'exposer et d'explicitier scrupuleusement le déroulé des événements en tenant compte de tous ses tenants et aboutissants psychologiques, politiques et sociaux, en somme de toutes les thèses de ceux qui l'ont précédé sur le terrain d'investigation loudunais, sans assumer de laisser place aux trous, aux embardees et aux obsessions, certainement un peu démoniaques, qui font le sel de l'écriture. La leçon est pourtant toujours la même : apprendre à désobéir à l'histoire pour en raconter une autre, qui est celle de la littérature.

Toute vérité est une fiction

« Revenir à Loudun » encore une fois ? Après Gros, c'est au tour d'un autre littéraire, le chercheur en lettres classiques Jean-Raymond Fanlo, d'investir la vaste question des possessions collectives qui ont affolé le XVII^e siècle, cette fois par le biais d'une étude documentée sur l'affaire d'Aix-en-Provence. Survenue plus de 20 ans avant celle de Loudun, elle trouve aussi son origine dans les frasques sexuelles d'un curé, Louis Gaufridy, qui ne manquent pas de scandaliser une certaine frange de l'Église alors en plein essor dans le sud de la France. S'inspirant des ordres spirituels espagnols et italiens, cette « *Provence mystique* » entend combattre le relâchement du clergé séculier. L'occasion est toute trouvée lorsqu'en 1610, une jeune ursuline, Madeleine Demandolx, montre des signes d'agitation et d'impiété : le diagnostic de la possession est très vite établi, d'autant que ses paroles confuses concernent son directeur de conscience, Gaufridy. Le curé prend d'abord la menace à la légère, l'évêque de Marseille étant son allié. Au lieu de chercher à convertir le licencié, les pères dominicains font appel à la justice et c'est, là encore, l'alliance de l'autel et du tribunal qui scelle

son sort. Comme le rappelle Fanlo, cette possession va établir le modèle des crises diaboliques du Grand Siècle, qui conduiront au bûcher Gaufridy, Grandier et tant d'autres ecclésiastiques. En ce sens, elle est l'un des symptômes « *des fractures du monde catholique* » et de la défiance nouvelle à l'endroit des prêtres, jamais plus suspects que d'être initiés aux mystères du sacré et de recueillir les secrets de l'âme et du cœur de leurs ouailles dans l'ombre du confessionnal.

Là où l'affaire d'Aix-en-Provence se démarque, c'est notamment lorsqu'elle met sur le devant de la scène une seconde ursuline, Louise Capeau, qui se prétend elle aussi la proie d'un démon. S'instaurent alors des scènes incroyables où le diable de Capeau, du nom de Vérine, entend convertir celui de Demandolx. Intarissable, Vérine commence à prophétiser et à prêcher, rendant ses oracles et ses homélies en provençal. « *À une époque où les apparitions et visions sont régulièrement considérées comme diaboliques, où le démon obsède, le divin s'impose par un nouveau paradoxe du menteur : confier la vérité au prince du mensonge.* » En des temps marqués par les plus grandes instabilités sociales et par un horizon d'attente eschatologique, la figure du mal absolu va ainsi remplacer dans leur ministère les pasteurs de l'Église. Situation absurde, risible, et pourtant il est indéniable que les religieux ont cru, au moins partiellement, aux paroles des diables. Au cours des exorcismes, ils s'en tiennent en effet au rôle de scribes écrivant sous la dictée de l'enfer. C'est là une autre originalité d'Aix-en-Provence : deux ans après la mort de Gaufridy, un livre est publié par les dominicains, qui compile les révélations démoniaques, annonce la venue de l'Antéchrist et la régénération finale de l'Église. Quand bien même leur « *évangile du démon* » porte un véritable projet mystique et politique pour le royaume de France, les espoirs des religieux sont vite déçus : le livre ni ne reçoit l'approbation officielle du Saint-Siège ni n'atteint le lectorat escompté. Sa victoire est ailleurs, plus diffuse et souterraine, car il survit dans les parages de la fiction – François de Rosset intègre l'affaire dans ses *Histoires tragiques* (1614) – et conséquemment dans les imaginaires et les corps que les diables, les prêtres et les juristes de Loudun prendront plus tard d'assaut.

Très au fait de son sujet, Fanlo peint avec finesse les contextes politique et social de la possession, de même qu'il conduit un remarquable travail d'enquête en répertoriant et en analysant un vaste ensemble de pièces tirées des confessions, des exorcismes, du procès et des différents manuscrits qui s'y rapportent. Comparant les dates et les versions, l'auteur entend déjouer les falsifications, mettre au jour les omissions et les censures qui ont présidé à l'écriture de l'affaire, c'est-à-dire à son établissement

dans l'histoire, cela puisque « [l]es récits qu'a inventés la possession diabolique, ceux qu'ont produits la plupart des dépositions constituent la possession elle-même ». C'est dire le rôle que les littéraires peuvent jouer dans la saisie de ces phénomènes. À la croisée de plusieurs champs disciplinaires, Fanlo soutient d'ailleurs une thèse intéressante quant à l'impact qu'ont pu avoir les discours de ces prêtres, bourrés de lectures démonologiques, dans la mise en forme et la propagation des scénarios d'intrusion diabolique que vont échafauder par la suite leurs jeunes sœurs passées à confesse. Il soulève ainsi nombre d'analogies avec la vague de faux souvenirs et de paranoïa satanique qui défraya la chronique aux États-Unis voilà quelques décennies. Reste néanmoins à assumer la part d'impensable que recèle un événement déjà fort éloigné dans le temps et dont les motivations de ses acteurs, conscientes ou non, demeureront, pour certaines, inconnues. Si bien que les analyses de Fanlo apparaissent beaucoup moins nuancées et convaincantes quand il psychologise à tout va ou minimise l'importance que les rapports de séduction prennent dans le surgissement de ces fièvres infernales. Mettre la seule responsabilité de l'affaire sur le dos des dominicains et cantonner les femmes à la condition de victimes, entièrement charmées et captives, c'est s'interdire de voir quelles formes de subversion elles purent inventer à partir du fantasme de l'agent infernal pour que se dise, souvent à leur corps défendant, quelque chose de ce désir dont elles étaient malades à force de le taire. De la même manière, conclure que la parole retranscrite des possédées est tout entière sous la coupe des exorcistes, c'est se borner à en faire de simples marionnettes et oublier un peu vite qu'une parole s'énonce toujours depuis un corps.

L'histoire sans fin

Tout compte fait, « revenir à Loudun » supposerait de revenir à la parole de celles qui ont vécu dans leur corps la réalité du diabolique. Stéphane Vauthier nous en donne l'occasion en publiant un document exceptionnel, la confession de Madeleine Bavent, accusée de sorcellerie par ses consœurs, les prétendues possédées d'un couvent de la ville de Louviers en 1642. Écrit par son confesseur, ce texte constitue un indéniable élément de preuve en ce qu'il vise à convaincre son lecteur que Bavent n'est pas une fidèle de Satan, mais bien plutôt une victime des diables, des charmes de magiciens lubriques et des machinations jalouses des autres religieuses, en somme une dupe triplement possédée. Ici également, on peut se demander comment le désir du scripteur encadre, guide, voire s'approprie la parole déléguée de Bavent. Force est de reconnaître toutefois qu'il converge avec celui de la nonne, à savoir que celle-ci échappe

à l'exécution. Pour ce faire, le texte met en forme ses aveux, véritables enjeux tant des exorcismes que des procédures judiciaires conduites autour de la possession. Ces mêmes aveux qui en sont venus à occuper le cœur du système de la parole dans le monde catholique du XVII^e siècle, au point que la pratique de la confession s'est transformée en une obsession morale et sociale. Se répétant à l'envi, Bavent confesse toutes ses fautes passées. À titre de repentante, elle se place sous l'égide du « Dieu de la vérité » face aux démons qui sont « pères des mensonges ». Sa parole de vraie possédée doit démasquer celle des simulatrices que sont les autres religieuses du couvent.

Toute possession apparaît ainsi comme une lutte pour la captation et la mise en scène de la vérité. Ce qui est rendu d'autant plus difficile que son agent privilégié est Satan, celui à qui on ne peut jamais faire totalement confiance, et ce, malgré l'enseignement du dogme affirmant que le démon est contraint de dire la vérité sous l'action des sacrements. L'aveu, ou son pendant matériel, la preuve, doit donc signer la victoire irréfutable du Ciel dans un contexte hautement équivoque. Ce pourquoi il est l'objet de tous les désirs et de tous les délires. Qu'importent les duperies et les violences commises pour le soutirer, l'aveu les justifie et les absout en même temps qu'il rend réelle la fiction du sorcier coupable. Tant et si bien qu'une fois énoncé, il n'est plus possible de faire marche arrière, toute rétractation étant dorénavant interprétée comme l'œuvre du Malin. Irrésistible logique énonciative du diabolique. Fanlo ne rapporte-t-il pas que lors d'une énième séance de torture, alors que Gaufridy est sommé d'avouer s'il a des complices, un prêtre demande d'inspecter sa langue afin de s'assurer qu'aucun diable ne s'y cache pour le fortifier dans sa volonté de ne pas avouer ou le pousser à mentir ? L'aveu et la vérité, comme l'enfer sur le bout de la langue. De Certeau ouvrait jadis son enquête sur Loudun par un avertissement : « *L'histoire n'est jamais sûre.* » Aussi bien l'histoire des livres que l'histoire sortie des bouches mises au supplice, si ce n'est l'histoire que l'on se raconte pour se convaincre que l'ennemi est toujours ailleurs. Il n'y a pas de vérité qui tienne dès lors que le diable s'en mêle. De ce fait, vouloir exorciser les démons de l'histoire ne suppose pas de leur imposer le silence en prétendant établir une fois pour toutes la causalité de l'événement, mais de continuer de les faire parler. Car c'est bien dans le corps de la parole que semble se jouer la vérité de la possession, qui est toujours une passion de la vérité. Et tout autant une vérité des passions qui ne sont réductibles ni à un corps individuel ni à un corps collectif, mais à ce qui, en chacun de ces corps, peut se déchaîner dès lors qu'on y appose le signe de la Bête. ■